

XYZ. La revue de la nouvelle

Le retour d'Escamillo

Hélène Rioux



Number 12, Winter 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2980ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (1987). Le retour d'Escamillo. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 23–25.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le retour d'Escamillo

Hélène Rioux

Un grand magasin et la foule du vendredi soir. Rumeurs et remous. Presque tangibles, des odeurs se bousculent et se mêlent : parfums, nourritures et d'autres encore, plus suspectes, qui persistent quelques instants avant de se perdre dans l'air climatisé. Au deuxième étage, le rayon du tissu s'étale sur la moitié d'un plancher. Soie chatoyante, velours, lainages, toiles. Des tons unis, tous les coloris imaginables, des imprimés de fleurs et d'arabesques, ou encore géométriques, insolites. Une vieille dame est là, alerte et un peu voûtée, petit visage de pomme ridée sous son fichu à fleurs. Elle fait penser à une abeille dans un champ. Elle butine parmi les rouleaux multicolores, elle touche, elle palpe, renifle, compare les prix.

Puis la voilà devant le comptoir des coupons. Il s'agit plutôt, en fait, d'un coffre où les retailles ont été jetées pêle-mêle, entourées d'une bande de papier brun où le prix est inscrit. Elle a l'habitude, elle y a souvent fait des trouvailles. À présent, elle cherche du tissu pour recouvrir un coussin.

Quelque chose dans les tons d'ocre, de beige, d'orangé. Enfin quelque chose qui rappelle l'automne. L'été ne lui ressemble plus, disent les yeux derrière les lunettes à monture métallique. Elle aimerait du velours, doux et chaud au toucher.

Elle l'imagine : le dos doit être un peu rêche, car quoi de plus désagréable qu'un coussin qui glisse ? Sur le devant, elle brodera un paysage de feuilles qui tombent, d'arbres dénudés. Elle veut qu'il soit terminé avant qu'Escamillo revienne de voyage.

Elle dit toujours qu'elle aime les choses simples et originales. Bien qu'il lui arrive de fureter dans les grands magasins, elle fréquente surtout les bazars, les marchés aux puces, les ventes de garage, les boutiques hétéroclites de la rue Saint-Laurent. Elle achète souvent des objets qui viennent d'ailleurs, des pays lointains.

Plus jeune, il est vrai qu'elle a dévoré tous les romans d'aventure de la bibliothèque familiale. On disait d'elle qu'elle était une rêveuse. Elle pensait à Venise et les gondoliers se mettaient à chanter dans sa tête. C'était un murmure, les gondoles dans sa tête, au fil de l'eau. Et puis, sous les remparts de Séville, tournoyaient des gitanes au chignon noir, une fleur sur l'oreille.

Il est maintenant trop tard pour partir. Elle a laissé passer le bateau, si l'on peut dire. Elle est restée sur le quai de la gare, son mouchoir à la main. Il faut bien que quelqu'un reste, pour prendre soin de la maison. Et

que la maison soit toujours accueillante, pour les retours d'Escamillo. Les objets, elle dit que c'est comme un voyage. Elle possède un service à thé en porcelaine de Chine, orné de fleurs stylisées, et un vase marocain en argent, tout ouvragé. Elle a même un tapis persan, presque un tapis magique.

Elle dort sur un matelas posé à même le sol. Elle dit que c'est bon pour le dos. Elle a disposé des coussins partout, accroché des aquarelles au mur. Elle peint un peu. Surtout des oiseaux. Et la mer, comme elle l'imagine. Elle a brodé beaucoup de fois la mer sur des coussins de velours. En attendant Escamillo.

Et voilà que le temps s'arrête. Elle n'a plus soixante-quinze ans, mais dix-sept, et des boucles châtaines sur les épaules. Assise au piano, elle s'accompagne pour chanter des mélodies de Schubert. Le crépuscule a envahi la pièce. Le vent fait bouger les rideaux, très légèrement. Plus tard, dans le secret de sa chambre, elle écrit son journal à la lueur d'une chandelle. Escamillo, le beau toréador, a revêtu son habit de lumière. Il s'avance dans l'arène. Elle, dans les gradins, l'acclame derrière son éventail.

La bulle éclate. Elle est de nouveau au rayon des tissus, dans un grand magasin, elle a de nouveau soixante-quinze ans, petit visage ridé, fichu à fleurs. Où est l'Espagne? Les haut-parleurs diffusent une musique sirupeuse.

— Vous avez trouvé quelque chose? demande une voix près d'elle.

— C'est pour du manzanilla... non, une mantille.

— Une mantille?

— Je veux dire un coussin... Avec une corrida. Un taureau noir, une rose dans mes cheveux.

Une larme roule derrière le verre de ses lunettes.

— Vous ne vous sentez pas bien?

Une vieille dame pleure au rayon des tissus d'un grand magasin. Des gens s'arrêtent. La vendeuse est allée consulter la gérante. «Il y a une vieille devant les coupons. Je pense qu'elle va se trouver mal. Elle déparle. On ne comprend pas ce qu'elle raconte.» La gérante est une femme à grosse poitrine et à cheveux teints en roux. Elle porte ses lunettes suspendues à son cou, par une chaîne en or. Elle s'avance d'un pas digne. Cette femme, on s'en aperçoit au premier coup d'oeil, ne se laisse pas facilement impressionner.

— Que se passe-t-il? demande-t-elle.

Quelqu'un lui répond à l'oreille :

— Si je comprends bien, elle dit qu'elle était mariée avec un toréador qui s'est fait encorner là-bas, en Espagne.

La gérante hoche la tête. Elle prend la vieille dame par le bras.

— Venez avec moi, dit-elle. Vous apporterez une tasse de thé, ajoutez-elle en se tournant vers la vendeuse.

Elle l'emmène dans le local réservé au personnel et la fait asseoir sur une chaise droite. Elle lui offre du thé dans un gobelet de carton. La vieille dame boit à petites gorgées.

— Vous voulez qu'on téléphone à quelqu'un de votre famille?

Elle fait non de la tête. Elle boit jusqu'au bout le thé trop sucré. Puis elle dit qu'elle va mieux, qu'elle va partir. Elle voulait juste un bout de tissu pour recouvrir un coussin. Elle ne sait pas ce qui s'est passé. Dans les tons d'ocre, d'orangé, précise-t-elle. Qui rappelle l'automne.

Voilà un langage que comprend la gérante.

— J'ai ce qu'il vous faut, dit-elle. Ne bougez pas.

Et elle revient bientôt avec un coupon de velours côtelé rouille. Le visage de la vieille dame s'épanouit.

— C'est bien, approuve-t-elle en le caressant de la main, ça ne glisse pas. C'est si désagréable quand ça glisse, n'est-ce pas? Escamillo déteste ça.

La gérante lui donne de petites tapes dans le dos.

— Vous voyez bien qu'il ne faut pas se mettre dans des états pareils. On finit toujours par trouver ce qu'on cherche. Je vous le laisse à deux dollars.

La vieille dame la remercie et se lève. La gérante l'accompagne jusqu'à la caisse. Elle paie et remercie encore, puis sa petite silhouette frêle et voûtée disparaît par l'escalier mobile.

Née à Montréal en 1949, Hélène Rioux a publié depuis 1970 de la poésie, des récits, un roman. Un premier recueil de nouvelles, *L'Homme de Hong Kong*, paraît en 1986. La nouvelle qui donne son titre au recueil a remporté le troisième prix au deuxième Concours de nouvelles de Radio-Canada.